

## Du fleuve-milieu au fleuve-machine: Littérature et barrages à l'ère de la modernité hydraulique

Universität Augsburg, Germany  
[charlotte.ladeveze@iek.uni-augsburg.de](mailto:charlotte.ladeveze@iek.uni-augsburg.de)

DOI: <https://doi.org/10.37536/ECOZONA.2026.17.1.5898>



### Résumé

Cet article analyse la transformation du fleuve en infrastructure énergétique dans la littérature française contemporaine consacrée aux barrages hydroélectriques. À partir de l'étude de *Barrage sur le Nil* de Christian Jacq (1994), *La Verticale du fleuve* de Clara Arnaud (2023) et *Mémoires sauvées de l'eau* de Nina Leger (2024), il montre comment ces fictions mettent en récit le passage du fleuve-milieu au fleuve-machine. En s'inscrivant dans une histoire longue de la modernité hydraulique, ces textes révèlent un processus de séparation entre flux et territoire qui conduit à une abstraction énergétique croissante: le fleuve devient ressource, puis variable de calcul. L'analyse met en évidence la fragilité de ce régime de gouvernement des flux, dont les dispositifs techniques, loin de stabiliser les équilibres écologiques, en déplacent et en amplifient les effets. Si ces œuvres rendent perceptible la profondeur historique et matérielle du régime extractiviste, elles se situent moins dans le temps de la réparation que dans celui de la fracture. La littérature de barrage apparaît ainsi comme un lieu privilégié pour penser les dynamiques d'accélération et les formes de dépendance infrastructurelle propres à l'Anthropocène.

**Mots clés:** Barrages hydro-électriques, écologie fluviale, impacts socio-écologiques, modernité hydraulique, littérature environnementale française contemporaine.

### Abstract

This article analyses the transformation of the river into an energy infrastructure in contemporary French literature devoted to hydroelectric dams. Through a study of *Barrage sur le Nil* by Christian Jacq (1994), *La Verticale du fleuve* by Clara Arnaud (2023), and *Mémoires sauvées de l'eau* by Nina Leger (2024), it shows how these works narrate the passage from the river-as-milieu to the river-as-machine. Situated within the long history of hydraulic modernity, these texts reveal a process of separation between flow and territory that leads to increasing energy abstraction: the river becomes a resource and, ultimately, a calculable variable. The analysis highlights the fragility of this regime of flow governance, whose technical devices, rather than stabilizing ecological equilibria, displace and amplify their effects. While these works make perceptible the historical and material depth of the extractivist regime, they belong less to the time of repair than to that of fracture. Dam literature thus emerges as a privileged site for thinking through the dynamics of acceleration and the forms of infrastructural dependency characteristic of the Anthropocene.

**Keywords:** Hydropower dams, fluvial ecology, socio-ecological impacts, hydraulic modernity, contemporary French environmental literature.

### Resumen

Este artículo analiza la transformación del río en infraestructura energética en la literatura francesa contemporánea dedicada a las presas hidroeléctricas. A partir del estudio de *Barrage sur le Nil* de Christian Jacq (1994), *La Verticale du fleuve* de Clara Arnaud (2023) y *Mémoires sauvées de l'eau* de Nina Leger (2024), muestra cómo estas ficciones narran el paso del río-como-entorno al río-como-

máquina. Inscritos en una larga historia de la modernidad hidráulica, estos textos revelan un proceso de separación entre flujo y territorio que conduce a una creciente abstracción energética: el río se convierte en recurso y, posteriormente, en variable de cálculo. El análisis pone de relieve la fragilidad de este régimen de gobierno de los flujos, cuyos dispositivos técnicos, lejos de estabilizar los equilibrios ecológicos, desplazan e intensifican sus efectos. Si bien estas obras hacen perceptible la profundidad histórica y material del régimen extractivista, se sitúan menos en el tiempo de la reparación que en el de la fractura. La literatura sobre presas aparece así como un espacio privilegiado para pensar las dinámicas de aceleración y las formas de dependencia infraestructural propias del Antropoceno.

*Palabras clave:* Presas hidroeléctricas, ecología fluvial, impactos socio-ecológicos, modernidad hidráulica, literatura medioambiental francesa contemporánea.

“[U]n jour, Lao-Tseu arrosait son potager avec ses disciples. [...] Un des garçons dit au vieux lettré: ‘Maître, pourquoi ne creusons-nous pas un petit canal pour irriguer tous les plants d’un seul jet?’ Lao-Tseu releva le bec de son arrosoir, regarda son élève et lui dit en souriant: ‘Mon ami, jamais! Qui sait où cela pourrait nous mener?’” (Tesson 26). Ainsi s’achève une nouvelle de Sylvain Tesson consacrée au barrage des Trois-Gorges en Chine. Opposant la frugalité d’un arrosage patient à la tentation de canaliser et d’optimiser le flux, cette parabole inscrit les aménagements fluviaux dans une temporalité longue, où le modeste sillon d’irrigation annonce, plusieurs siècles plus tard, la monumentalité du plus puissant barrage hydroélectrique au monde. À l’heure où des projets tels qu’Inga III (République démocratique du Congo) ou Medog (Chine) ambitionnent de dépasser encore les capacités des Trois-Gorges, l’avertissement de Lao-Tseu invite à interroger la dynamique d’intensification technique qui caractérise la modernité hydraulique. L’histoire des barrages apparaît alors comme l’incarnation ultime d’un imaginaire productiviste fondé sur la maîtrise, la rectification et l’optimisation des flux.

Comme le montre Dilip Da Cunha dans *The Invention of Rivers*, la rivière ne constitue pas une évidence naturelle, mais elle résulte d’un processus de séparation matérielle et symbolique entre terre et eau. La ligne de démarcation ainsi tracée est progressivement naturalisée en étant inscrite sur les cartes, stabilisée dans les usages et fixée dans les imaginaires. “[T]his line calls out a unique entity that can be named, touched, represented, engineered but above all believed to exist” (3). Chaque crue apparaît alors comme une transgression de cette frontière, une anomalie qu’il conviendrait de corriger afin de restaurer un ordre supposément “naturel” des choses. Si cette ligne de séparation a profondément structuré les pratiques sociales et les formes d’urbanisation, elle a également façonné tout un régime de représentation. La littérature constitue à cet égard un observatoire privilégié qui donne à voir comment cette démarcation est intériorisée, contestée ou déplacée.

Si la tentation de canaliser et d’optimiser le flux apparaît déjà dans la parabole attribuée à Lao-Tseu, preuve que l’imaginaire de la maîtrise hydraulique ne relève pas exclusivement de la modernité occidentale, les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles constituent néanmoins un moment d’intensification et de systématisation de cette logique. Ce qui relevait jusque-là d’une possibilité technique ou d’un geste ponctuel tend à se

constituer en programme collectif, soutenu par les sciences, l'ingénierie et un discours du progrès. Dans les textes de cette période, l'admiration des auteurs pour les écluses (Leprince de Beaumont 48-52), moulins à eaux (Diderot 518; Reclus, *Histoire d'un ruisseau* 248), canaux (Balzac, *Les Paysans* 225; Zola, *La Terre* 364) ou barrages et digues (Balzac, *Le Curé*) devient le signe d'une rationalisation du paysage fluvial. Les prouesses techniques d'ouvrages tels que le barrage Zola (Zola, "Le Canal Zola" 1-2), le canal de Suez (Verne 23), ou encore le projet de construction du canal de Marseille (Stendhal 326) ou de barrages sur l'Ohio (Reclus, *Le Mississippi* 272) sont célébrées comme autant de réalisations d'une modernité conquérante. Dans ces récits, la maîtrise hydraulique apparaît comme l'accomplissement logique d'une séparation admise entre un lit fluvial stabilisé et des terres rendues productives. La ligne dont parle Da Cunha se trouve ainsi confirmée et consolidée par l'imaginaire littéraire.

Toutefois, cette adhésion est loin d'être unanime et, dans la même période, des réserves sont soulevées, d'abord sur un registre esthétique et sensible. Denis Diderot s'interroge sur le plaisir paradoxal que suscite le "spectacle d'utilité" des infrastructures hydrauliques en particulier (518), tandis que Jean-Jacques Rousseau évoque le "sentiment douloureux" provoqué par l'intrusion de l'industrie humaine dans le paysage (478). Au siècle suivant, les romantiques opposent aux "eaux captives ou détournées de leur cours, ne jaillissant que pour croupir" (Hugo 25) le sublime des rivières encore libres (Chateaubriand, *Atala* 67). Le géographe Élisée Reclus alerte quant à lui sur les effets du déboisement, des digues latérales et du drainage sur la fréquence des crues et inondations, déplaçant la critique vers un registre proto-écologique ("L'homme et la nature" 765). De manière significative, alors que l'ingénieur humain est contesté pour son absence de vision d'ensemble, d'autres figures d'ingénieurs, non humains, sont valorisées. Chateaubriand célèbre ainsi les castors comme des bâtisseurs capables "d'envoyer l'homme, si fier de son génie, à l'école d'un insecte" ("Castors" 100), anticipant des approches contemporaines qui prennent ces animaux comme des modèles de restauration hydrologique; une perspective que l'on retrouve aujourd'hui chez le philosophe Baptiste Morizot.

Cette tension ancienne entre célébration de la maîtrise et inquiétude face à ses effets révèle que la ligne de démarcation terre/eau n'a jamais été totalement consensuelle. La littérature apparaît ainsi comme un espace où se négocient, bien avant l'Anthropocène, des ontologies fluviales concurrentes: tantôt elle entérine la fiction d'un fleuve discipliné, séparé et mis au travail, tantôt elle en expose la fragilité et la violence. Avec l'essor des barrages hydroélectriques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette opération de séparation atteint toutefois une intensité inédite. Le barrage ne se contente plus d'encadrer le flux mais il interrompt complètement la continuité fluviale, reprogramme les temporalités hydrologiques, convertit la rivière en stock énergétique et redéfinit les relations entre milieux humains et non-humains. Infrastructure emblématique de la modernité hydraulique, il matérialise de façon spectaculaire la ligne analysée par Dilip Da Cunha en isolant l'eau comme une entité gouvernable, quantifiable et exploitable.

La littérature française et francophone du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles s'empare de cette infrastructure paradigmatique et en fait un laboratoire narratif des contradictions de la modernité hydraulique. Dès les années 1920, des romans sont entièrement consacrés aux barrages et aux bouleversements qu'ils provoquent, tels que déplacements de populations, fractures sociales, souffrances psychiques ou métamorphoses paysagères (Bordeaux, Monnier, Giono et Allieux, Blanc, Besson, Barluet, Delval, Bottarelli, Verron). Progressivement, le 'roman de barrage' s'impose comme un sous-genre à part entière, articulant récits de chantier (Saint-Gil, Zermatten), conflits locaux (Delval, Bordes, Bouysse), héritages traumatiques (Muller-Colard, Michel) et mémoires des catastrophes, notamment celle du barrage de Malpasset en 1959 (Bruel, Desbiolles). Le barrage y constitue un opérateur narratif puissant concentrant promesse de prospérité et violence des expropriations, idéal énergétique et effacement de territoires, rationalité technicienne et irréversibilité écologique. C'est peut-être pourquoi le barrage trouve une affinité aussi singulière avec le roman policier ou le thriller: il met en scène une surface lisse et ordonnée que travaillent, en profondeur, secrets, disparitions, cadavres et violences d'État invisibles (Jacq, Norek, Delzongle).

Depuis une dizaine d'années, cette veine littéraire a gagné en popularité et s'est ouverte à des perspectives environnementales, postcoloniales et de genres tout en gagnant en précision sur les aspects techniques décrits. En élargissant leur cadre au-delà des pays occidentaux, les romans intègrent désormais des enjeux géopolitiques liés aux inégalités d'accès à l'eau, aux spoliations territoriales et à différentes formes de colonialisme vert (Jacq, Berouk, Wauters, Bardet, Arnaud, Portail, Leger). Cette littérature, parfois très engagée (Beaulieu), s'inscrit dans un contexte où les barrages continuent de proliférer à l'échelle mondiale, modifiant de manière irréversible les écosystèmes aquatiques et menaçant les dernières rivières dites 'sauvages.' En outre, le chantier de barrage apparaît comme une miniature des rapports de force globaux, condensant dans un espace circonscrit les tensions entre Nord et Sud, centre et périphérie, puissance publique et communautés locales, extractivisme économique et écologie. Enfin, l'image de villages engloutis et de populations déplacées entre en résonance avec une autre submersion, planétaire cette fois: celle annoncée par la montée du niveau des mers.

La singularité du corpus français et francophone réside toutefois dans son orientation majoritairement critique, et ce dès les premiers textes du sous-genre. Il se distingue en cela des évolutions observées dans les littératures russes et étatsuniennes étudiées par Margaret Ziolkowski, où l'on passe progressivement de l'admiration à la réserve, voire à l'hostilité envers les méga-barrages (5). Par ailleurs, contrairement à certaines œuvres internationales, qui ont placé dès les années 1970 le barrage au cœur d'une critique socio-environnementale explicite—tels *Le Convoi de l'eau* de Akira Yoshimura ou *The Monkey Wrench Gang* de Edward Abbey—la littérature française s'est longtemps montrée réticente à adopter une perspective environnementale.

Cette étude ne cherchera pas seulement à inventorier des représentations de barrages, mais à interroger la manière dont ces romans mettent en crise la ligne de séparation entre terre et eau que les méga-infrastructures prétendent stabiliser. En immobilisant l'eau, le barrage altère des cosmologies, déplace des régimes de croyance et impose une modernité hydraulique qui redéfinit les sujets, les temporalités et les mémoires fluviales. Si la mise au travail forcée de l'eau s'est accompagnée d'une reconfiguration radicale des rivières, transformant les eaux sauvages, *Wildwässer*, en paysages lacustres artificiels, *Seelandschaften* (Soentgen), elle a également produit un basculement imaginaire. Les récits contemporains mettent ainsi en scène une reconfiguration du statut ontologique du fleuve qui passe de divinité agissante à une ressource gouvernable, avant d'apparaître comme un milieu vulnérabilisé, archive des violences et des submersions. Dès lors, la question n'est plus seulement de savoir comment la littérature représente ces "cathédrales de la seconde industrialisation" (Bourneau et al. 13), mais si elle reconduit la séparation moderne ou si elle en révèle la fragilité. Peut-on réparer le fleuve en détruisant l'infrastructure? Peut-on restaurer une cosmologie perdue? Ou ne reste-t-il que la mémoire des submersions et des violences? Et que deviennent nos 'fluvio-graphies' lorsque la coupure entre terre et eau cesse d'être évidente pour devenir problématique?

L'analyse portera sur trois romans français, publiés entre 1994 et 2024, dont l'hétérogénéité générique permet de saisir l'évolution des narrations relatives aux barrages ces trente dernières années: *Barrage sur le Nil* de Christian Jacq (1994), *La Verticale du fleuve* de Clara Arnaud (2023) et *Mémoires sauvées de l'eau* de Nina Leger (2024). Portant sur des projets extra-européens, ces œuvres s'inspirent respectivement du grand barrage d'Assouan sur le Nil (Égypte), du projet avorté d'Agua Zarca sur la rivière Galcarque (Honduras) et du barrage d'Oroville sur la Feather River, affluent du fleuve Sacramento (Californie). À travers ces trois romans se dessine un déplacement majeur allant de l'imaginaire du Déluge punitif par l'explosion du barrage dans le premier, à une éthique de la mémoire confrontée à l'irréversibilité des dommages environnementaux dans les deux autres. L'étude procédera de manière comparative afin de montrer comment ces romans reconfigurent la ligne de séparation moderne, en interrogeant successivement la rupture cosmologique opérée par le barrage, les temporalités qu'il impose et les formes que prend la tentative, ou l'impossibilité, de réparation.

### **La fin du Fleuve-Dieu: désenchantement et rupture cosmologique**

Les trois romans étudiés mettent en scène, chacun selon des modalités distinctes, la fin d'un régime cosmologique du fleuve. Dans les sociétés qui le représentent, le cours d'eau est originellement perçu comme une entité vivante, parfois divinisée, inscrite dans des temporalités cycliques qui structurent à la fois l'ordre social, agricole et symbolique. La construction du barrage introduit alors une ontologie concurrente, fondée sur la séparation entre terre et eau, milieu et ressource,

humains et non-humains, mémoire et présent. En ce sens, le barrage matérialise la ligne de démarcation analysée par Dilip Da Cunha: il convertit un continuum relationnel en entité mesurable, gouvernable et exploitable.

Dans *Barrage sur le Nil* de Christian Jacq (1994), la rupture induite par le Haut barrage d'Assouan est mise en récit par la dramatisation du passage d'un régime cosmologique du fleuve à un régime technopolitique de maîtrise hydraulique. Dans la représentation qu'en propose Jacq, le Nil pré-barrage, "fleuve-Dieu" (283), fonde tout un régime de temporalité. Les crues annuelles, provoquées par les pluies en amont du bassin fluvial, assuraient le dépôt d'un limon particulièrement fertile sur les plaines alluviales et permettaient la régénération naturelle des sols: un "phénomène de fertilisation unique au monde" (24)<sup>1</sup> au fondement de la civilisation égyptienne.<sup>2</sup> Elles sont décrites comme ayant longtemps rythmé l'activité humaine en alternant phases de labeur et moments de régénération collective, célébrés par des "fêtes de la crue, alliance entre le peuple d'Égypte et son fleuve" (61). Cette structure cyclique, à la fois physique, spirituelle et sociale, a façonné la société égyptienne (voir Willems et Dahms) et sa disparition, consécutive à la mise en service du barrage, constitue une rupture abrupte dans les temporalités, les croyances et des pratiques communautaires millénaires. Le personnage principal, un égyptologue étatsunien du nom de Marc Walker, dans des scènes empreintes de nostalgie, contemple régulièrement d'anciennes photographies montrant des paysages submergés, qui seules désormais conservent la mémoire d'un monde régi par le rythme naturel du fleuve.

Mark regardait souvent de vieilles photos où l'on voyait la crue recouvrir la vallée du Nil. Seuls surnageaient les villages, perchés sur des buttes; les paysans se rendaient en barque de l'une à l'autre. C'était la saison des visites; pendant que la terre se mariait au précieux limon, les humains prenaient le temps de se parler, le corps du fellah se reposait. Mer paisible, le pays reflétait le ciel. Quand l'eau se retirait, les paysans semaient, confiants en la richesse de la terre noire qui les nourrissait depuis des milliers d'années. (24)

La disparition des crues est interprétée comme une rupture dans le régime d'historicité où le cycle immuable des saisons cède la place à une linéarité productive. Cette transformation temporelle, matérielle et sociale est amplifiée par une mutation symbolique. Le Nil est décrit comme ayant été habité par le Dieu égyptien "Hâpy, le génie du flot, androgyne aux mamelles pendantes qui montait à l'assaut des rives pour les féconder" (280). L'anthropomorphisation du fleuve, représenté comme une artère nourricière irriguant le corps de l'Égypte, inscrit le texte dans une tradition

---

<sup>1</sup> Ce mécanisme de fertilisation cyclique par la crue, bien que présent dans d'autres bassins fluviaux du monde (Tigre, Euphrate, Gange, Amazone, Mississippi...), était en effet remarquable dans le cas du Nil par sa constance, son efficacité agricole et son rôle structurant dans la civilisation égyptienne.

<sup>2</sup> Christian Jacq insère dans son roman des extraits d'auteurs égyptiens tels qu'El Kadi el-Fadel (60), Hassan el-Attar (123) et Amr Ibn el-As (275), qui louaient autrefois la fertilité et la grandeur du fleuve afin de souligner l'importance symbolique et matérielle des crues du Nil dans la culture égyptienne. Ces références permettent à l'auteur de situer son récit dans une mémoire longue du Nil afin de mieux souligner l'ampleur de la rupture causée par le barrage et de renforcer la tonalité tragique de son propos.

organiciste où territoire et société forment un tout indivisible. L'obstruction du flux devient dès lors une métaphore pathologique: "Le Nil meurt [...]. Telle une artère bouchée, il provoquera la déchéance du corps qu'il habite" (280). Face à cette figure d'un fleuve vivant, le barrage est présenté comme une entité antagoniste, un "monstre gigantesque dont la forme évoquait le rictus d'un démon, satisfait d'étrangler le Nil" (61), animal plein de "venin" (378), ou "dragon [...] assoupi" (22). À la fertilité du dieu fluvial répond la stérilité d'une idole de béton et la désacralisation du fleuve s'accompagne d'une sacralisation du dispositif technique, présenté par ses partisans comme la "huitième merveille du monde" (341).

Cette polarisation nourrit une dramaturgie eschatologique dès le début du roman avec la citation du papyrus d'Ipou Our: "*Beaucoup de morts seront enterrés dans le fleuve, / Le flot sera leur sépulcre, / Car il y aura un feu mauvais dans le cœur des hommes*" (16) ou celle tirée du *Livre des morts*: "*l'Égypte reviendra à l'état de flot primordial, comme aux origines*" (402-403; italique dans le texte) qui confèrent à la catastrophe hydraulique une dimension prophétique. L'imaginaire biblique est également convoqué à travers une réactivation implicite du récit des dix plaies d'Égypte avec la transformation du Nil en un immense égout, la prolifération de parasites autour du fleuve et des maladies qui y sont associées, les violentes intempéries provoquées selon Marc par la retenue d'eau, ou le smog qui enveloppe Le Caire. Ce dispositif intertextuel opère une double translation en convertissant la critique environnementale en récit de la faute morale et de la sanction divine, et en transformant une infrastructure hydraulique en un événement cosmique. En opposant frontalement harmonie originelle et modernité destructrice, nature sacrée et technique profanatrice, le roman reconduit cependant un schème binaire qui tend à simplifier les dimensions socio-politiques et historiques du processus d'aménagement. La séparation n'y est pas pensée comme un dispositif complexe de gouvernement des flux, articulant intérêts économiques, stratégies étatiques et rapports de pouvoir, mais comme un événement maléfique susceptible d'être annulé par l'irruption d'un geste héroïque. Le dénouement est en effet marqué par l'acte sacrificiel d'un homme politique égyptien qui dynamite le barrage afin de délivrer le pays du fanatisme religieux par une submersion purificatrice. Il inscrit ainsi la catastrophe hydraulique dans une logique rédemptrice, comme si un nouveau Déluge pouvait restaurer l'ordre cosmique rompu. Dès lors, si *Barrage sur le Nil* met en évidence la violence symbolique de la séparation, il la traite essentiellement sur le mode dramatique et eschatologique. Le fleuve y demeure l'objet d'une nostalgie d'unité perdue plutôt que le lieu d'une analyse des régimes contemporains de gestion, de production et de capitalisation de l'eau; interrogation que développeront les œuvres de Clara Arnaud et Nina Leger.

À la différence de Christian Jacq, *La Verticale du fleuve* (2023) ne met pas en scène une opposition théologique mais un conflit d'ontologies et de régimes de légitimité. Alors que *Barrage sur le Nil* embrassait le seul point de vue d'un homme occidental héroïsé, Clara Arnaud choisit une approche beaucoup plus nuancée, soucieuse de restituer la complexité des motivations, des trajectoires et des affects

des personnages impliqués dans la construction d'un barrage. Le roman croise, sans les hiérarchiser, les voix de multiples protagonistes comme le chef de chantier, des ouvriers, des représentants de l'entreprise et des membres de la population locale. Le texte donne ainsi à éprouver l'incommensurabilité de mondes qui coexistent sans partager les mêmes catégories de perception ou critères de légitimité: "Tous les protagonistes avaient raison, mais leurs valeurs, leur langage, différaient ; il s'agissait de mondes qui se côtoyaient sans se comprendre, de vérités qui coexistaient sans coïncider" (216).

L'épisode de la consultation obligatoire des populations autochtones ordonné par la Banque mondiale, une procédure dont l'hypocrisie est soulignée comme une tentative de légitimation *post hoc* d'un projet déjà validé, dévoile l'ampleur du fossé épistémologique qui sépare les logiques extractives globales des conceptions vernaculaires du fleuve. Il illustre l'impossibilité d'un véritable dialogue entre les représentants de la communauté lenchua et les responsables politiques, tant les cadres de pensée sont dissonants:

Les associations lenchuas de la région, quant à elles, s'opposaient avec une franche hostilité au barrage, mêlant des arguments écologiques, étayés par les travaux de chercheurs—impact sur la faune et la flore, émissions de CO<sub>2</sub> du futur lac de retenue<sup>3</sup>, perturbation des migrations des poissons—à des considérations plus métaphysiques sur la sacralité du fleuve. [...] Quelques-unes de leurs croyances avaient [...] survécu à l'oubli, et au détour des conversations, certains évoquaient leur peur que le barrage n'attise la colère des esprits du fleuve. Ils voulaient maintenir le río Lindo dans un état de presque virginité, leur obsession était claire, leur position radicale. Il n'y avait pas de dialogue possible avec un acteur comme la Banque mondiale, pas de référentiel commun. [...] nous ne parlons pas la même langue, nous ne voyons pas le monde, les plantes, les animaux, les rivières de la même façon qu'eux. (76)

À l'instar de Christian Jacq, Clara Arnaud met en tension deux régimes temporels inconciliables: celui, lent, des traditions et des modes de vie ancestraux, fondés sur une harmonie patiente entre les communautés humaines et le fleuve, et celui, brutalement accéléré, du temps moderne imposé par le chantier du barrage, qui bouleverse en quelques années des équilibres millénaires. Chez Arnaud, cette rupture temporelle se donne à voir dans les descriptions saisissantes du paysage, où la géologie, marqueur du temps long, est brusquement altérée par l'intervention humaine:

Ce pan de montagne, dont la géomorphologie témoignait du mouvement millénaire des plaques tectoniques et de forces souterraines, telluriques, faisait soudain l'objet de transformations qui en redessinaient les contours en quelques mois—temporalité infinitésimale à l'échelle du minéral—, d'une fièvre d'ingénierie qui ne laisserait rien d'indemne[.] (122)

Cette violence technique entre en résonance avec des cosmologies autochtones dans lesquelles le fleuve n'est pas perçu comme une ressource inerte, mais comme une

---

<sup>3</sup> Voir Fearnside, 2004. Les lacs de retenue tropicaux peuvent émettre d'importantes quantités de gaz à effet de serre, notamment du dioxyde de carbone (CO<sub>2</sub>) et du méthane (CH<sub>4</sub>) en raison de la décomposition de la biomasse végétale (arbres, plantes, sols organiques) noyée lors de leur mise en eau. Privés d'oxygène, ces matériaux se décomposent, libérant ainsi des gaz à effet de serre, notamment dans les régions tropicales où la productivité biologique est élevée.

entité vivante. Bien que fragilisées par des décennies d'acculturation forcée et de domination politique, ces croyances confèrent au cours d'eau une dimension sacrée. Le récit se clôt d'ailleurs sur une fable aquatique, celle de la mère des poissons *Wichã akaki*, ancêtre mythique de toutes les créatures aquatiques, autrefois libre de ses mouvements et désormais enfermée dans les eaux du lac de retenue. Accablée par les bouleversements liés à la construction du barrage, la matriarche d'une famille lenca, choisit de se "laisser avaler par le lac et devenir à son tour mère des poissons" (493). Dans cette scène finale, le roman laisse entrevoir ce qui peut être à la fois interprété comme une forme de désespoir absolu ou de résistance ultime mais aussi comme l'engloutissement irréversible d'une femme gardienne de la mémoire, des savoir-faires et des histoires de son peuple; la fin d'une cosmogonie qui a été supplantée par l'imposition d'une autre ontologie. Si Christian Jacq confiait à l'égyptologue la sauvegarde d'une cosmogonie égyptienne menacée, sa mort finale lors de l'explosion du barrage, tout comme celle de la matriarche chez Clara Arnaud, signale l'extrême précarité de toute transmission. Dans les deux cas, la mémoire ne triomphe pas mais elle s'éteint avec ceux qui la portent, laissant le paysage marqué par une rupture hydraulique irréversible qui se révèle être également une fracture mémorielle.

Nina Leger radicalise encore cette réflexion dans *Mémoires sauvées de l'eau* (2024), roman conçu comme un recueil d'archives et de fragments fictionnels visant à reconstituer l'histoire d'un cours d'eau à la manière d'un patient glanage, comme si l'écriture elle-même devait repêcher ce que l'histoire hydraulique a submergé. Par sa construction polyphonique et diachronique, le texte fait dialoguer documents historiques, voix institutionnelles, témoignages de différents acteurs des aménagements fluviaux, et correspondances imaginaires, entremêlant ainsi les destins humains et ceux du fleuve Sacramento. De la colonisation de la Californie et de la ruée vers l'or jusqu'aux grands incendies contemporains, Leger met au jour les logiques extractivistes qui ont façonné les grands projets hydrauliques étatsuniens, révélant leurs effets cumulatifs sur les paysages, les corps et les imaginaires. Contrairement à Jacq, qui sacralise le fleuve antérieur au barrage, et à Arnaud, qui en restitue la mémoire encore vive dans les cosmologies lenca, Leger fait ressentir l'effacement presque total du souvenir des "rivières d'avant l'Histoire" (45). Ces mondes fluviaux précoloniaux n'apparaissent plus que comme des strates invisibilisées, exclues d'un récit national structuré par la conquête, le profit et l'ingénierie. Leur brève mention révèle la fracture ontologique à l'œuvre dès la ruée vers l'or, moment où le fleuve cesse d'être milieu relationnel pour devenir un support d'extraction:

Pour celles et ceux qui vivaient sur ces terres et avec ces rivières, [l'or] avait moins d'importance que les animaux qui peuplaient la rivière ou ses alentours, moins d'importance que les saumons dont on se nourrissait, ce qu'on ne pouvait pas faire avec l'or; que les canards avec lesquels on racontait des histoires sur le début du monde qu'on ne pouvait pas raconter avec l'or; que les saules, les adiantes ou les joncs qui poussaient sur les rives et avec lesquels on tressait des paniers qu'on ne pouvait pas tresser avec l'or. (15)

L'imposition du régime extractif amorce ainsi une série de modifications hydrauliques de plus en plus massives, culminant dans l'édification des barrages et la conversion de l'eau en "or blanc." Cependant, le geste narratif de Leger ne se limite pas à documenter cette évolution: en sondant les eaux pour en extraire non plus des métaux mais des récits, le roman inverse symboliquement la logique extractiviste. Les "histoires-filets pour retenir ce que l'eau emporte" (316) figurent une tentative de résistance poétique à l'effacement, substituant à l'exploitation matérielle un travail de mémoire. La rupture cosmologique n'est donc plus seulement celle qui oppose deux régimes de pensée antagonistes; elle devient stratification historique, accumulation de violences et d'oubli, dont l'écriture tente, sans illusion restauratrice, de sauver les traces.

À travers ces trois romans se dessine une histoire des ontologies fluviales et, corrélativement, une transformation des régimes narratifs qui les rendent perceptibles. Chez Christian Jacq, la rupture cosmologique est dramatisée dans un récit héroïque qui reconduit l'opposition entre sacré et technique; chez Clara Arnaud, la polyphonie met en tension des régimes de réalité incommensurables; chez Nina Leger, enfin, la rivière devient archive matérielle, inscrite dans les sédiments, les corps, les paysages et les silences des dossiers administratifs. Du fleuve divinisé au fleuve-ressource puis au fleuve-archive, ces textes configurent une même ligne de séparation entre eau et terre, milieu et ressource, récit et infrastructure. Cette séparation ne relève toutefois pas seulement du symbolique mais demande à être analysée dans sa réalité matérielle et technique à travers les dispositifs qui gouvernent les flux et reconfigurent durablement les milieux.

### **Le fleuve-ressource: gouvernement des flux et effets écologiques du barrage**

Dès les premières pages de *Barrage sur le Nil*, la confrontation entre Marc Walker et le superviseur du Haut barrage d'Assouan (17-20) met en scène une tension entre rationalité technocratique et critique environnementale. Alors que le discours institutionnel insiste sur la régulation des crues et la sécurisation de l'irrigation (laissant significativement dans l'ombre les dimensions énergétiques et économiques), Marc démontre quant à lui que la stabilisation artificielle du fleuve entraîne une cascade d'instabilités écologiques et sociales à l'échelle du bassin fluvial. Depuis la régulation du fleuve par le barrage, le processus naturel des crues a été interrompu et les sédiments s'accumulent dans le lac Nasser, réduisant considérablement l'efficacité du barrage et le menaçant d'envasement.<sup>4</sup> Pour pallier cette perte en alluvions, les agriculteurs ont dû recourir à une irrigation permanente et à l'usage intensif d'engrais chimiques qui, combinés à un drainage inadéquat, ont

---

<sup>4</sup> Plus de trente ans après la publication du roman, les conséquences environnementales évoquées par Christian Jacq restent toujours pertinentes, particulièrement à la lumière de la construction récente du Grand Barrage de la Renaissance en Éthiopie, achevé en 2022, qui a relancé les débats sur la gestion du Nil après près de cinquante-cinq ans d'exploitation du barrage d'Assouan (voir par exemple Reynolds, Mohamed, Omran).

favorisé la salinisation des terres, réduisant la productivité agricole, voire rendant certains sols stériles. Le barrage substitue ainsi à une fertilité cyclique une dépendance technique et transforme un milieu autrefois auto-régulé en un système devant être constamment administré et contrôlé.

La rétention de “cent dix millions de mètres cube d’alluvions” (18) a eu des conséquences dramatiques sur le Nil, provoquant un affouillement de son lit et une érosion latérale en aval du barrage. Ces modifications hydromorphologiques ont également des répercussions sur la faune et la flore nilotique puisque la fin des crues a entraîné une prolifération d’espèces auparavant contenues par les débordements saisonniers du fleuve. Les jacinthes d’eau, favorisées par l’eutrophisation des eaux, prolifèrent massivement, réduisant la teneur en oxygène dissous et perturbant gravement les chaînes trophiques aquatiques (280). Rats, scorpions et serpents, autrefois noyés par les hautes eaux, se multiplient aux abords du fleuve, de même que parasites et vers, jadis éradiqués durant la saison sèche, pullulent dans les eaux stagnantes des canaux d’irrigation, entraînant une augmentation foudroyante des maladies parasitaires. À l’inverse, certaines espèces piscicoles, privées d’apports nutritifs, déclinent progressivement, affectant les communautés de pêcheurs jusqu’en Méditerranée, pour qui elles constituaient une source accessible de protéines (280). Enfin, le manque d’apports sédimentaires dans le delta du Nil fragilise gravement cet écosystème littoral particulièrement vulnérable qui s’enfonce sous l’effet conjugué de l’érosion côtière et de l’intrusion saline. Marc avance que le delta devrait être en partie submergé en 2030 (18) et prévoit déjà les déplacements de population qui en résulteraient (226).

Sur le plan climatique, Marc argue que la masse d’eau stagnante du lac Nasser modifie significativement la météorologie régionale puisque son “évaporation atteint dix milliards de mètres cubes par an [soit] un cinquième du débit du Nil” (18), provoquant une élévation de l’humidité de l’air. Le ciel originellement bleu se charge de nuages qui provoquent des averses tropicales et orages susceptibles d’endommager les monuments, exposés à une humidité inédite. Toutefois, les menaces ne viennent pas que du ciel et Marc insiste aussi sur l’apparition de nappes phréatiques artificielles, formées par l’infiltration progressive des eaux du lac dans les sols et renforcées par le rejet massif d’eaux d’irrigation, qui fragilisent les fondations des bâtiments. À ces différents périls s’ajoute enfin un risque sismique: la masse d’eau retenue exerce une pression sur la croûte terrestre, provoquant des micro-secousses tectoniques, et le texte suggère que le barrage pourrait ne pas résister à un tremblement de terre d’envergure. En ouvrant le roman sur cette série d’effets en cascade, Christian Jacq met en scène le barrage comme un dispositif de gouvernement des flux qui ne se contente pas de réguler le fleuve, mais qui reconfigure ses temporalités, ses dynamiques sédimentaires et ses équilibres écologiques. La promesse de maîtrise se change en production d’instabilités systémiques, révélant que les conséquences de la séparation entre eau et territoire excèdent largement l’échelle locale et transforment les dynamiques hydrologiques, biologiques et sociales.

De manière comparable à Christian Jacq, qui confie à un personnage de scientifique la tâche de documenter les effets systémiques du barrage, Clara Arnaud mobilise elle aussi une figure savante pour expliquer les effets matériels de la séparation hydraulique. Toutefois, là où Jacq adopte la perspective d'un observateur extérieur décrivant les déséquilibres à l'échelle du fleuve, Arnaud inscrit l'analyse dans une écologie située, à travers le point de vue d'Indira, biologiste lenca formée aux États-Unis et "experte des crapauds et des grenouilles" (65). Son enquête de terrain, menée durant les trois années du chantier, vise à produire une "photographie des mutations en cours dans les écosystèmes" (416) et à mesurer les effets du barrage sur les populations d'amphibiens à l'échelle du bassin versant. Avant même l'achèvement de l'ouvrage, elle observe surmortalité, stérilité et anomalies morphologiques, ainsi que la déstabilisation des zones humides et des chaînes trophiques (415). Comme chez Jacq, l'interruption de la continuité fluviale engendre une cascade d'effets écologiques; mais ici, la rupture ne se manifeste pas dans la géomorphologie du fleuve, elle s'inscrit directement dans des corps vulnérables.

La publication de ses premiers résultats dans une revue scientifique américaine attire cependant l'attention de la société Agua Power, qui lui interdit l'accès au chantier pour poursuivre ses prélèvements. À travers Indira, le roman met en scène les dilemmes contemporains liés à l'engagement écologique dans un contexte de violences politiques, déjà très présent chez Christian Jacq. Héritière de l'activisme de sa mère, assassinée pour son opposition au barrage,<sup>5</sup> Indira oscille entre le désir de poursuivre la lutte et la conscience aiguë des risques qu'elle comporte dans un pays où les militants environnementaux sont menacés. Imprégnée des cosmologies lenca qui reconnaissent au fleuve une intériorité, mais formée aux méthodes rigoureuses de l'écologie scientifique, Indira refuse l'opposition entre savoir indigène et savoir académique (181). Là où Jacq dramatise une rupture entre modernité technicienne et monde ancien, Arnaud explore la complexité des positions intermédiaires. Toutefois, confrontée à la violence du contexte institutionnel, l'engagement d'Indira se transforme en interrogation sur les limites des travaux scientifiques qui semblent dépourvus d'effet sur les décisions politiques, constatation déjà fortement présente chez Jacq. Indira choisit finalement de poursuivre son engagement à une autre échelle, plus territorialisée, et reprend les terres de sa mère pour relancer la culture traditionnelle du café, selon des méthodes agroécologiques, en s'appuyant sur des savoirs ancestraux transmis oralement (170). À travers ce retour à l'exploitation familiale, Indira réconcilie mémoire des savoir-faire

---

<sup>5</sup> Cette œuvre s'inspire d'un fait réel ayant bouleversé l'actualité internationale: l'assassinat, en 2016, de Berta Cáceres, militante écologiste et représentante de la communauté autochtone lenca du Honduras, qui luttait contre la construction de la centrale électrique Agua Zarca (voir Raimbeau). Lauréate du prix Goldman pour l'environnement en 2015, elle s'était imposée comme l'une des principales voix de la défense des droits des populations autochtones et la défense du territoire lenca. Cette même année 2016, la jeune biologiste Isis Melissa Medina Flores, engagée dans la protection de l'environnement et spécialiste des amphibiens, disparaissait sans laisser de traces dans les montagnes du Honduras. Clara Arnaud leur dédie son ouvrage, affirmant que "les romans sont comme des refuges, qu'ils protègent la mémoire de celles et ceux qui donnent leur vie pour la défense des rivières" (499-500).

ancestraux, respect des cycles naturels et action concrète, dans une tentative de réparation silencieuse.

À l'instar de Christian Jacq et de Clara Arnaud, Nina Leger inscrit la contestation du barrage dans la figure d'une scientifique dont l'enquête se heurte à la puissance des dispositifs institutionnels. Toutefois, avec Thea, géochimiste spécialisée dans le déclin des éperlans du delta de San Francisco, l'échelle d'analyse se resserre encore: après le bassin fluvial chez Jacq et l'écologie située chez Arnaud, le roman s'intéresse à la matérialité même de l'eau. Les prélèvements dans le Sacramento ne visent plus seulement à documenter des déséquilibres globaux, mais à lire, dans la composition sédimentaire, l'archive physico-chimique d'un bassin versant. L'eau est ainsi stratifiée, historisée, traversée par les traces de l'urbanisation, de l'extraction et des aménagements.

[Cette eau] est si peu de l'eau et tellement d'autres choses, cette eau toujours mêlée et jamais pure où je peux lire la géographie de la Californie. Les érosions, les pluies, les métamorphoses, tout est contenu dans les sédiments que transporte le fleuve et, passé le premier émerveillement, c'est l'histoire d'une dégradation infinie qu'ils donnent à lire. (59)

La rivière n'est pas présentée comme un milieu homogène, mais comme un assemblage hétéroclite, instable et changeant où se déposent les effets de l'artificialisation des rivières. L'étude des otolithes, ces pierres faites de sédiments que l'on trouve dans les oreilles de certains poissons, permet de dévoiler les variations environnementales des cours d'eau et de retracer précisément l'histoire de la vie de ces espèces. L'infiniment petit devient archive de tout un bassin versant et témoigne de l'inscription au sein même des corps des modifications des régimes hydrologiques. Là où Marc analysait l'envasement du lac Nasser et où Indira observait les altérations des amphibiens, Thea lit la transformation du fleuve dans sa chimie et dans les organismes qu'il façonne. L'éperlan apparaît dès lors comme une espèce-symptôme: il "fait tenir le delta, il en est la condition et l'image" (59). Sa disparition ne constitue pas seulement une perte biologique, mais révèle la fragilisation d'un écosystème entier, dépendant de la continuité sédimentaire que les barrages interrompent.

Le basculement narratif intervient lorsque Thea, confrontée à une crue menaçant l'incubateur attendant au barrage d'Oroville, suspend ses recherches pour aider au déplacement des saumons puis intègre le dispositif de reproduction artificielle des poissons, qu'elle décrit comme "un abattoir" (192). Cette salmoniculture compensatoire illustre la logique sous-jacente du gouvernement des flux décrite précédemment: face à l'obstruction des migrations naturelles, l'infrastructure ne rétablit pas la continuité écologique, mais la remplace par une chaîne de production biologique contrôlée, caractérisée par sa violence à la fois animale et sociale. Les saumons sont capturés, éventrés, fécondés artificiellement, puis leurs cadavres sont redistribués aux communautés autochtones, longtemps dépendantes de cette source de nourriture, comme une forme de dédommagement dégradante pour se donner bonne conscience (128). Le fleuve n'est plus le corridor vivant dépeint dans les cosmogonies, mais un support logistique où le cycle

migratoire se trouve réduit à un processus industriel et le vivant converti en ressource administrée.

Alors que Thea, critiquant pourtant violemment les barrages, finit par travailler dans l'incubateur, sa colocataire Sun-Joo suit une trajectoire très similaire. Ingénieure hydraulique animée à ses débuts par la volonté de "casser les grands barrages, les digues, les canaux, restaurer le lit des rivières et leur restituer leur plaine inondable, elle voulait emprunter aux savoirs ancestraux et aux castors" (193) et apprendre la gestion de l'eau auprès des communautés natives afin d'utiliser ces savoirs pour transformer l'approche des ingénieurs occidentaux. Elle finit toutefois elle aussi par intégrer le plus grand barrage de Californie après avoir intériorisé les logiques institutionnelles qu'elle espérait pourtant transformer. À travers ce personnage, Leger dévoile la difficulté structurelle de restaurer des cours d'eau fortement aménagés et la résignation qui peut naître face à cette tâche colossale. Sun-Joo explique que "supprimer les barrages n'est pas si simple, que ça coûte cher, que certes, ils s'ensavent et ne dureront pas éternellement, mais qu'il faut entretenir et maintenir plutôt que s'acharner à croire que les détruire nous rendra des paradis perdus depuis longtemps" (193).

Le combat initié par ces deux personnages de femmes scientifiques, plus encore que chez Jacq et Arnaud, s'érode finalement dans un long "processus d'amollissement" (192): la volonté de réparation se heurte à la permanence des infrastructures et finit par se transformer en gestion interne du système.<sup>6</sup> À mesure que la continuité écologique est interrompue, elle est remplacée par des dispositifs compensatoires, de même qu'à mesure que la critique s'affirme, elle est absorbée par les logiques mêmes qu'elle contestait. L'engagement ne disparaît pas, mais il se trouve intégré à la gestion technique du problème.

La transformation du fleuve en ressource gouvernable repose donc sur une opération de séparation qui ne produit pas la stabilité promise, mais une recomposition continue des équilibres hydrologiques, biologiques et sociaux. Chez Jacq, cette séparation apparaît comme une redistribution des forces à l'échelle du bassin fluvial, chez Arnaud, elle s'inscrit dans les corps vulnérables et dans la tension entre savoirs, et chez Leger, elle se lit dans l'archive chimique des sédiments. L'analyse comparée montre qu'en interrompant la continuité sédimentaire et écologique, l'infrastructure ne suspend pas totalement le mouvement du vivant mais en redéfinit les rythmes et en inscrit les effets dans les paysages comme dans les subjectivités. Le fleuve-ressource apparaît dès lors comme un régime de gestion

---

<sup>6</sup> Très peu de romans français ou francophones se concluent sur la victoire des opposants aux barrages; la narration privilégie le plus souvent la lente défaite des communautés confrontées à l'ingénierie hydraulique et l'eau retenue demeure l'emblème d'une défaite partagée entre humains et environnements. Chez Solenn Bradet (2022) toutefois, une communauté de femmes Himba en Namibie, pour "[s]ortir de l'impuissance" (297), canalise son énergie dans une transe méditative mobilisant la confiance, la joie, et le sentiment d'interconnexion avec le territoire et le vivant. La victoire contre le projet de barrage devient alors la métaphore d'une guérison collective et de réappropriation du territoire.

fragile, contraint de multiplier les interventions techniques pour contenir les déséquilibres qu'il contribue lui-même à produire.

### **Le fleuve-machine: accélération, séparation et (im)possible réparation?**

Ce que da Cunha analyse comme la volonté moderne de séparer le flux de son territoire trouve chez Leger une généalogie concrète mettant au cœur de l'analyse les transformations du Sacramento. Elle révèle que la rupture est loin de commencer avec la construction du barrage mais débute déjà avec la découverte de l'or qui structure par la suite le destin de la rivière: "on va se battre contre le fleuve, on va lui rappeler sa place et considérer chaque crue comme une invasion. [...] On va s'enrager contre la nature en son nom même et défendre le droit de construire où on veut" (33). Les rampes de lavage, les assèchements, les canons hydrauliques, destinés à aider à l'extraction aurifère, opèrent une désolidarisation progressive entre dynamique fluviale et milieu vivant. La rivière est ainsi successivement transformée pour devenir un gisement, puis "pour devenir stockage, gestion, irrigation, devenir barrage en béton posé comme un navire au-dessus d'Oroville, devenir canal de plus de sept cent kilomètres à travers la plaine, les montagnes et le désert jusqu'à Los Angeles, devenir faille dans le barrage" (40). Une première décision de la Cour suprême de Californie, interdisant le rejet des débris miniers dans les cours d'eau, loin de marquer la fin de ce vaste processus d'aménagement, la redirige vers d'autres innovations techniques, toujours plus invasives, de la dragueuse à la centrale électrique puis finalement aux barrages. Dès lors, la rivière n'est plus décrite comme un écosystème ou même comme une ressource, mais comme un flux énergétique quantifiable:

L'eau bascule, son bleu se fait blanc d'écume, puis elle se fracasse en masse sur les turbines et quatre-vingt-dix mille chevaux émergent, ruent, cabrent, bouillonnent dans le flot, ignorant qu'au-dessus d'eux le réservoir de Bucks Lake, construit sur un affluent de la Feather, s'apprête à lancer soixante-sept mille chevaux supplémentaires dans la course. Ensemble, ils dévalent sur Rock Creek où cent soixante-neuf mille autres chevaux les rejoindront, puis sur Cresta où ils seront cent un mille à grossir le flot qui roulera enfin jusqu'à Big Bend dont les désormais quatre-vingt-sept-mille chevaux se jetteront dans le cours de ce qui n'est plus de l'eau mais une puissance à exploiter. (247-246)

La métaphore hippomobile traduit ici le processus d'abstraction croissante du fleuve alors que sa matérialité s'efface derrière l'unité de mesure. Cette transformation condense le mouvement analysé dans l'ensemble de cet article: la rupture cosmologique initiale se matérialise dans l'infrastructure qui produit des cascades de conséquences écologiques et sociales; ces modifications s'inscrivent dans une histoire d'accélération géologique et politique et le fleuve, progressivement abstrait en puissance énergétique, perd son statut de milieu pour devenir la variable d'un calcul énergétique. À chaque étape, la séparation entre milieu et infrastructure s'approfondit, tandis que l'artificialisation se naturalise et que le fleuve-cosmique devient fleuve-ressource, puis fleuve-machine, et enfin fleuve-énergie. En cent cinquante ans, durée imperceptible à l'échelle géologique, le fleuve Sacramento est

converti en machine énergétique totale. La transformation matérielle du paysage s'accompagne ainsi d'une contraction des horizons temporels et d'une transformation des échelles de référence: "le temps accélère et le passé recule à grande vitesse. Ce qui semblait grand devient petit en un rien de temps" (246). La littérature contemporaine ne se contente donc pas de dénoncer les effets du barrage mais elle en révèle la logique profonde: celle d'un monde où gouverner les flux revient à transformer l'eau en machine, au risque de déclencher, comme l'annonçait la parabole liminaire de Lao-Tseu, une catastrophe dont l'origine repose sur un simple geste de détournement.

Si le parcours historique d'aménagements hydrauliques retracé par Nina Leger semble consacrer l'achèvement du fleuve-énergie, il en révèle simultanément la fragilité. La quasi-rupture du barrage d'Oroville en 2017 évoquée dans l'œuvre, rappelle que la ligne de séparation entre flux et territoire n'est jamais définitivement stabilisée. L'infrastructure, conçue pour contenir les débordements du fleuve, reste traversée par des forces qu'elle ne maîtrise pas entièrement. La modernité hydraulique ne supprime donc pas la puissance de la rivière mais elle la concentre, l'accumule et, ce faisant, accroît les effets potentiels de sa défaillance. Ainsi, la séparation analysée tout au long de l'article apparaît comme un régime relativement précaire puisque continuellement à préserver par d'autres infrastructures et aménagements.

Le silence relatif de ces trois œuvres quant aux dispositifs contemporains de réparation, silence que l'on peut étendre à l'ensemble du corpus de littérature de barrage présenté en introduction, est en lui-même significatif. Les tentatives actuelles de restauration des rivières, qu'il s'agisse de la reconnaissance juridique de certains fleuves comme sujets de droit ou des appels philosophiques à "redonner l'eau à la terre" (Morizot),<sup>7</sup> ne sont pas évoquées comme des solutions possibles, y compris dans les textes les plus récents. Les romans sur les barrages ne se situent pas encore dans le temps de la restauration, mais dans celui de la fracture et leur enjeu n'est pas de proposer un modèle alternatif de cohabitation, mais de rendre perceptible la profondeur historique et matérielle du régime extractiviste. Les figures scientifiques de Marc, Indira et Thea ne formulent d'ailleurs aucune alternative viables aux barrages, elles se contentent de mesurer, constater, enregistrer, analyser et d'alerter. Leur impuissance ne relève pas d'un échec individuel mais révèle la puissance systémique du régime qu'elles affrontent. Ces fictions montrent que gouverner les

---

<sup>7</sup> Plusieurs cours d'eau ont obtenu ces dernières années une personnalité juridique ou un statut équivalent: le fleuve Whanganui en Nouvelle-Zélande (2017), le Gange et la Yamuna en Inde (2017) avant que la décision ne soit suspendue par la Cour suprême, le fleuve Yarra en Australie (2017), le fleuve Atrato (2017) puis Magdalena (2019) en Colombie, les rivières et fleuves au Bangladesh (2019), le fleuve Snake aux États-Unis (2020), la rivière Magpie au Québec (2021) ou la lagune Mar Menor en Espagne (2022). Ces initiatives ont une portée symbolique et émotionnelle très forte même si leurs effets réels sur les aménagements hydrauliques restent limités (voir le rapport complet de *Rights of rivers* n.d.). Dans l'espace francophone, ces initiatives ont inspiré des mobilisations citoyennes pour l'attribution d'une personnalité juridique à divers cours d'eau, avec par exemple la publication d'une déclaration des droits du fleuve Tavignagnu en Corse, restée cependant symbolique (*Rivières sauvages* 2022).

flux revient à intégrer les rivières dans un système énergétique global, et que cette intégration, loin d'en assurer la maîtrise, produit une dépendance croissante à des infrastructures toujours plus vastes et plus vulnérables. Le barrage apparaît ainsi comme l'emblème d'une modernité qui, en séparant l'eau de la terre, a accéléré les dynamiques hydrologiques, biologiques et géologiques jusqu'à en contracter les temporalités, inscrivant dans la matière même des paysages fluviaux les traces d'une puissance qu'elle ne parvient pas entièrement à contenir.

Article reçu 1 juillet 2025

Article lu et accepté pour publication 13 mars 2026

### Œuvres citées

- Abbey, Edward. *Le Gang de la clé à molette*, 1975, traduit par Jacques Mailhos. Gallmeister, 2013.
- Arnaud, Clara. *La Verticale du fleuve*. Actes Sud, 2023.
- Balzac, Honoré de. *Le Curé de village*. 1839. Calmann Lévy, 1891.
- . *Les Paysans. Œuvres complètes de H. de Balzac*, édité par A. Houssiaux, 1855, pp. 219-508.
- Barluet, Pierre. *L'ombre du grand barrage*. Robert Lafont, 1981.
- Beaulieu, Christine. *J'aime hydro*. Atelier 10, 2017.
- Besson, André. *Le Village englouti*. J'ai lu, 1978.
- Beyrouk, Mbarek Ould. *Saara*. Elyzad, 2021.
- Blanc, Aimé. *Le Grand barrage*. La Solidarité par le livre, 1972.
- Bordeaux, Henri. *Le Barrage*. Plon, 1927.
- Bordes, Gilbert. *Le Barrage*. France Loisir, 2012.
- Botarelli, Charles. *Les vérités du barrage*. Lucien Souny, 2017.
- Bouneau, Christophe, Denis Varaschin, Léonard Laborie, Renan Vigué et Yves Bouvier, éditeurs. *Les paysages de l'électricité. Perspectives historiques et enjeux contemporains (XIXe-XXIe siècles)*. Peter Lang, 2012.
- Bouysse, Franck. *Buveurs de vent*. 2020. Le livre de poche, 2022.
- Bruel, Annie. *Les Amants de Malpasset*. Presses de la cité, 2004.
- Chateaubriand, François-René de. "Castors." *Voyage en Amérique. Œuvres complètes de Chateaubriand*. 1827. Vol. 6, Garnier Frères, 1861, pp. 100-104.
- . *Atala. Œuvres complètes de Chateaubriand*. 1801. Vol. 3, Garnier Frères, 1861, pp. 17-70.
- Cunha, Dilip da. *The Invention of Rivers: Alexander's Eye and Ganga's Descent*. University of Pennsylvania Press, 2019.
- Delval, Jacques. *Un barrage dans la vallée*. Flammarion, 1999.
- Delzongle, Sonja. *Cataractes*. Gallimard, 2020.
- Desbiolles, Maryline. *Rupture*. Flammarion, 2018.
- Diderot, Denis. *Essais sur la peinture. Pour faire suite au salon de 1765. Œuvres complètes de Diderot*. 1795. Vol. X, Garnier Frères, 1873.

- Fearnside, Philip. "Greenhouse Gas Emissions from Hydroelectric Dams: Controversies Provide a Springboard for Rethinking a Supposedly 'Clean' Energy Source." *Climatic Change*, vol. 66, pp. 1-8.
- Giono, Jean, et Alain Allieux. *Hortense ou l'Eau vive*. France-Empire, 1958.
- Hugo, Victor. *Odes et balades. Œuvres complètes de Victor Hugo*. 1828. Vol. 24, Ollendorf, 1912, pp. 1-372.
- Jacq, Christian. *Barrage sur le Nil*. 1994. Pocket, 1996.
- Leger, Nina. *Mémoires sauvées de l'eau*. Gallimard, 2024.
- Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. "Huitième lettre." *Lettres d'Émerance à Lucie*. Vol. 1, édité par Pierre Bruyset Ponthus, 1767, pp. 48-53.
- Michel, Jean. *Kukum*. Libre expression, 2019.
- Mohamed, Nader Noureldeen. "Importance of Aswan High Dam to Egypt." *Grand Ethiopian Renaissance Dam Versus Aswan High Dam. A View from Egypt*, édité par Abdelazim M. Negm et Sommer Abdel-Fattah, Springer, 2019, pp. 53-72.
- Mohamed, Nader Noureldeen. "Negative Impacts of Egyptian High Aswan Dam: Lessons for Ethiopia and Sudan." *International Journal of Development Research*, vol. 9, no. 8, 2019, pp. 28861-28874.
- Monnier, Thyde. *Barrage d'Arvillard*. Éditions du milieu du monde, 1946.
- Morizot, Baptiste. *Rendre l'eau à la terre. Alliances dans les rivières face au chaos climatique*. Illustrations de Suzanne Husky, Arles, Actes Sud, 2024.
- Muller Colard, Marion. *Le Jour où la Durance*. Gallimard, 2018.
- Novek, Olivier. *Surface*. Michel Lafon, 2019.
- Omran, El-Sayed Ewis, et Abdelazim Negm. "Environmental Impacts of AHD on Egypt Between the Last and the Following 50 Years." *Grand Ethiopian Renaissance Dam Versus Aswan High Dam. A View from Egypt*, édité par Abdelazim M. Negm et Sommer Abdel-Fattah, Springer, 2019, pp. 21-52.
- Portail, Agathe. *Les Âmes torrentielles*. Actes Sud, 2023.
- Raimbeau, Cécile. "Qui a tué Berta Cáceres ? Ruée vers la 'houille blanche' en Amérique centrale." *Le Monde diplomatique*, octobre 2016, p. 13. <https://www.monde-diplomatique.fr/2016/10/RAIMBEAU/56454>. Consulté le 17 juin 2025.
- Reclus, Élysée. *Histoire d'un ruisseau*. J. Hetzel, 1969.
- . "Le Mississippi, études et souvenirs." *Revue des deux mondes*, vol. 22, 1859, pp. 257-296.
- . "L'homme et la nature. De l'action humaine sur la géographie physique." *Revue des deux mondes*, vol. 54, 1864, pp. 762-771.
- Reynolds, Nancy Y. "Dams, Ditches, and Drains: Managing Egypt's Modern Hydroscape." *The Oxford Handbook of Modern Egyptian History*, édité par Beth Baron, Oxford University Press, 2024, pp. 196-216.
- Rights of rivers*. Édité par Cyrus R. Vance Center for International Justice, Earth Law Center, International Rivers. <https://www.internationalrivers.org/wp-content/uploads/sites/86/2020/09/Right-of-Rivers-Report-V3-Digital-compressed.pdf>. Consulté le 11 novembre 2025.

- Rivières sauvages. "Pour une reconnaissance des droits des rivières françaises." <https://rivieres-sauvages.fr/marivierecestmoi/>. Consulté le 11 novembre 2025.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Rêveries du promeneur solitaire. Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau*. Vol. X, s.n., 1782, pp. 369-518.
- Saint-Gil, Philippe. *Le Barrage*. Robert Lafont, 1969.
- Soentgen, Jens. "Wildwasser-Ästhetik." *Cultures de l'eau. Wasserkulturen. Watercultures*, édité par Charlotte Ladevèze, Davide Martino, Eva Rothenberger, Academic Press Fribourg, "Cultures et écologies," 2025, pp. 143-163.
- Stendhal. *Mémoires d'un touriste*. vol. I, Michel Lévy frères, 1854.
- Tesson, Sylvain. "Le barrage." *S'abandonner à vivre*. Gallimard, 2015, pp. 11-27.
- Verne, Jules. *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. J. Hetzel et Compagnie, 1873.
- Verron, Thierry. *Les enfants du barrage. Roseland, le village sous les eaux*. La fontaine de Siloé, 2019.
- Wauters, Antoine. *Mahmoud ou la montée des eaux*. Verdier, 2021.
- Willems, Harco et Jan-Michael Dahms, éditeurs. *The Nile: Natural and Cultural Landscape in Egypt*. transcript Verlag, 2017.
- Yoshimura, Akira. *Le convoi de l'eau*. 1976. Actes Sud, 2009.
- Ziolkowski, Margaret. *Mega-Dams in World Literature. Literary Responses to Twentieth-Century Dam Building*. University of Wyoming Press, 2024.
- Zola, Émile. "Le Canal Zola. Dithyrambe." *La Provence*, 17 février 1859, pp. 1-2. <https://bibliotheque-numerique.citedulivre-aix.com/viewer/35643/?offset=2#page=1&viewer=picture&o=info&n=0&q=>. Consulté le 26 avril 2025.
- . *La Terre*. 1887. G. Charpentier, 1895.
- Zermatten, Maurice. *Le lierre et le figuier*. Desclée de Brouwer, 1957.